



Sophie Noël

L'édition indépendante critique Engagements politiques et intellectuels

Presses de l'enssib

Chapitre 1. Une « bohème » éditoriale

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1123

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460498



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

NOËL, Sophie. *Chapitre 1. Une « bohème » éditoriale* In : *L'édition indépendante critique : Engagements politiques et intellectuels* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1123>>. ISBN : 9782375460498. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1123>.

+++++

CHAPITRE 1

UNE « BOHÈME » ÉDITORIALE

+++++

Un aspect a été jusqu'à présent très peu abordé : celui des propriétés sociales des personnes incarnant l'édition critique. Car cette activité est évidemment portée par des individus réels, dotés de propriétés spécifiques et d'histoires singulières. Qui sont ces éditeurs ? Quelle a été leur trajectoire ? Quelles raisons mettent-ils en avant pour expliquer leur investissement ? Quelle représentation se font-ils de leur travail ? C'est cette dimension qui sera développée dans cette partie.

L'édition critique est un lieu professionnel incertain et ambigu, une enclave difficile à définir au sein d'un espace éditorial déjà peu structuré. Elle rassemble des agents aux propriétés dissemblables, que peu de chose unit, si ce n'est leur recherche de distinction intellectuelle et leur refus des catégories. C'est pour cette raison un univers de reconversion de capitaux qui offre des possibilités de reclassement et de redéfinition sociale à des personnes attirées par le « flou créatif » qui la caractérise (chapitre 1). Le second trait structurant de cet espace est une forme d'engagement intellectualisé, qui se définit contre le militantisme traditionnel. La démonétisation de ce dernier a en effet laissé place à des modalités d'investissement qui, comme l'édition critique, permettent de conjuguer radicalité politique et excellence intellectuelle, la tension entre ces deux motifs étant un bon moyen de définir l'espace de l'édition critique indépendante (chapitre 2).

La population étudiée présente une triple difficulté : elle est extrêmement réduite numériquement, ce qui ne permet pas une analyse statistique fiable ; elle agrège des agents aux propriétés que nous avons définies comme floues, de surcroît parfois lacunaires ; elle repose enfin sur le choix d'un agent « représentatif » de la maison d'édition, qualifié « d'éditeur »¹. Il a semblé dans ces conditions plus pertinent de s'intéresser à la structure interne de la population, dans une perspective différentielle,

1. Par souci de simplicité, nous avons retenu le fondateur et/ou la personne la plus impliquée dans la vie au quotidien de la maison d'édition, sachant que les propriétés des autres membres sont prises en compte par le biais des entretiens. Un éditeur ayant refusé de nous fournir des renseignements biographiques, les données de ce chapitre correspondent à une base de trente-deux personnes.

qu'aux strictes propriétés morphologiques des acteurs la composant. Nous opérerons par conséquent un survol des caractéristiques des éditeurs, sans pousser trop loin l'analyse, afin d'en souligner assez modestement les principaux traits, avant de mettre en valeur certaines figures idéales typiques. Les variables considérées ne prenant leur sens qu'une fois combinées, et non prises isolément, cette analyse raisonnée des caractéristiques sociales des éditeurs ambitionne de mettre en valeur différentes trajectoires possibles au sein d'un univers symbolique particulier.

CARACTÉRISTIQUES SOCIOLOGIQUES DES ÉDITEURS

Deux générations distinctes

L'étude de Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin sur les nouveaux éditeurs dans les années 1970-1980 relevait une moyenne d'âge de 40 ans au moment de la création, et cette donnée n'a pas évolué sur la période qui nous intéresse². L'âge moyen des fondateurs de maisons d'édition critique est de 40,2 ans et l'âge médian de 41 ans³ (Tableau 1, *infra*). Le nombre des moins de 30 ans est égal à celui des plus de 50 ans, et plus d'un tiers d'entre eux avait entre 30 et 40 ans. Deux générations distinctes sont par conséquent représentées : celle des *babyboomers*, voire antérieure pour certains, nés avant la guerre, et celle de personnes nées dans les années 1970-1980, qui ont autour de 30 ans au moment de créer leur structure. Cette « coupure » générationnelle est une variable d'analyse qui a des répercussions importantes sur les propriétés des agents étudiés en raison de contextes de socialisation, notamment scolaire et politique, différenciés.

Tableau 1 : Âge des éditeurs au moment de la création

Âge	Nombre d'éditeurs
< 30 ans	6
30-40 ans	7
40-50 ans	13
> 50 ans	6
Médiane	41
Âge moyen	40,2

2. Jean-Marie Bouvaist, Jean-Guy Boin, *Les jeunes éditeurs, esquisse pour un portrait*, Paris, La Documentation française, 1986, p. 49.
3. Soit à peine plus que l'âge moyen des créateurs d'entreprises, tous secteurs confondus, qui est de 39 ans. Source : Insee, *Créations et créateurs d'entreprises*, enquête 2005.

Éditeur critique : une figure visiblement masculine

Les femmes ont été nombreuses à mettre sur pied des structures éditoriales ces trente dernières années en France, sans doute parce que les voies de la promotion interne leur étaient plus fermées qu'aux hommes. Anne-Marie Métailié (1979), Liana Levi (1982), Jacqueline Chambon (1987), Viviane Hamy (1990), Joëlle Losfeld (1992), Sabine Wespieser (2001), pour n'en citer que quelques-unes, font partie de celles qui se sont lancées avec succès dans la création éditoriale, contribuant à féminiser l'image de l'éditeur. Mais elles ont avant tout investi l'espace de l'édition littéraire et beaucoup moins celui des sciences humaines, à l'exception d'Anne-Marie Métailié, qui s'est recentrée sur la littérature étrangère dans les années 1990, et d'Odile Jacob. Petite enclave au sein d'une profession traditionnellement très féminisée⁴, l'édition critique est un territoire qui demeure majoritairement masculin selon l'opposition classique entre le monde des idées et de la politique (la sphère publique) et celui des lettres (qui renvoie à l'intime et à la sphère privée), plus traditionnellement associé au pôle féminin⁵.

Seules deux femmes sont à la tête d'une maison d'édition critique. Toutes deux sont issues d'univers périphériques caractéristiques des nouveaux profils de la culture : la communication dans un groupe américain pour la première, le conseil en entreprises pour la seconde. Une forte volonté d'indépendance est à l'origine de leur projet, principalement motivé par un idéal de création d'entreprise et d'autonomie par rapport à une hiérarchie. C'est le cas de la fondatrice des éditions Textuel. Née en 1959, diplômée du CFJ après des études d'histoire, Marianne Théry commence par travailler au *Matin*, chez *Actuel*, puis à TF1 avant de prendre la direction d'une entreprise de communication appartenant à un grand groupe où elle s'occupe de presse « clés en main » pour les entreprises et les institutions. Elle y développe une collection d'ouvrages d'art avec la Réunion des musées nationaux. Se prenant au jeu, elle monte une maison d'édition au sein du groupe, prise en diffusion par Le Seuil, avant de décider de se consacrer à plein temps à cette activité. Elle crée sa propre structure éditoriale avec sa sœur en 1994, grâce à un emprunt

4. Les trois-quarts des salariés de l'édition sont des femmes selon le deuxième rapport social de branche réalisé par le SNE en 2008. Elles sont en revanche beaucoup moins présentes dans les fonctions de pouvoir.

5. Gérard Mauger, Claude Poliak, Bernard Pudal, *Histoire des lecteurs*, Paris, Nathan, 1999 (coll. Essais et recherches, Sciences sociales), p. 128.

auprès de ses employeurs. Une collection d'entretiens, « Conversations pour demain », est lancée pour compléter le secteur des beaux livres avec un premier titre de Rony Brauman, l'ancien président de Médecins sans frontières (*Humanitaire, le dilemme*, 1996). Le philosophe et membre de la LCR Daniel Bensaïd est invité à diriger la collection « La Discorde », destinée à « faire vivre la controverse et la contradiction »⁶, dans laquelle sont publiés des auteurs tels que l'économiste Michel Husson et l'écrivain britannique Tariq Ali. En 2009, Textuel intègre le groupe Actes Sud, qui rachète 65 % du capital.

La seconde a créé les éditions du Sextant en 2003 à l'âge de 40 ans, après avoir travaillé plusieurs années dans le conseil en stratégie. Issue d'un milieu parisien de professions libérales, Isabelle Pivert est diplômée d'HEC et débute dans de grandes entreprises de conseil avant de décider de travailler en free-lance pour pouvoir « faire de la voile les trois-quarts de l'année ». Elle fait ainsi une traversée de l'Atlantique dont elle tirera un journal de bord publié chez un petit éditeur bordelais. En 1993, elle opte pour le secteur humanitaire et devient administratrice pour Médecins sans frontières en Roumanie, puis à Paris. Tout en appréciant les principes de non-hiérarchisation et « la liberté par rapport aux entreprises classiques » qui règnent chez MSF, elle regrette son côté « bordélique ». Décidée à se former à l'édition (« J'ai toujours été passionnée par les livres »), elle crée sa propre structure après une courte expérience aux éditions du Félin comme adjointe du directeur éditorial, avec l'objectif de « renouer avec l'esprit critique voltairien ». Le premier texte publié est *L'anarchie* d'Élisée Reclus, tandis qu'est développée une collection de documents sur la Résistance. Elle publie ensuite son propre ouvrage, *Plan social. Entretiens avec des licenciés* (2004), une critique des modes de fonctionnement des entreprises, où elle met à profit sa connaissance de l'intérieur du monde des dirigeants, suivi en 2006 de *Soleil capitaliste*.

Fonctionnement en couple

Trait typique de l'univers artisanal, plusieurs maisons d'édition fonctionnent en couple : c'est le cas des éditions Climats jusqu'au début des années 2000, des éditions de L'Éclat, de Parangon, de Sens & Tonka et de Sulliver. Il est vrai que la dimension généralement gratuite du travail au sein de la cellule conjugale trouve ici un terrain d'expression très favorable. La famille au sens large est également souvent associée à

6. Présentation de la collection sur le catalogue 2006.

l'entreprise, ne serait-ce que sous la forme d'apport de capital initial ou de soutien financier⁷. Lorsque les deux membres du couple sont engagés ensemble dans l'entreprise éditoriale, la répartition des activités a tendance à s'opérer selon des critères sexués, les femmes se trouvant plus souvent chargées des activités annexes ou de support (corrections, comptabilité, relations avec les libraires) et les hommes de la fonction éditoriale (définition de la politique éditoriale, choix des textes). Dans les cas où la répartition s'opère selon le domaine de production, les femmes se situent plutôt du côté de la littérature, et les hommes des essais et de la politique. Quel que soit le cas de figure, un réajustement des rôles est parfois nécessaire, comme l'évoque avec humour une éditrice (née en 1960, diplômée d'histoire et d'histoire de l'art) à propos de l'attitude des auteurs selon qu'ils s'adressent à elle ou à son mari :

« Les comportements ne sont pas les mêmes avec B. et avec moi : les choses "sérieuses", c'est avec lui, moi, on vient me voir pour les corrections ! [Rires]. Et ça m'énerve, ça m'énerve... Ils ne peuvent pas s'en empêcher, c'est un réflexe ! »

Même lorsque les femmes ne sont pas officiellement associées à la maison d'édition, elles peuvent jouer un rôle important, plus ou moins dissimulé, et ce de deux manières : en prenant en charge de nombreuses tâches indispensables à son fonctionnement et/ou en assurant un salaire fixe au couple, dégageant leur compagnon de la nécessité immédiate de gagner sa vie. L'homme se consacre alors, par un renversement typique des milieux artistiques, aux activités intellectuellement valorisantes, bien que non rentables financièrement, tandis que sa compagne « assure le quotidien »⁸.

Parmi les maisons d'édition fonctionnant avec des salariés, les femmes se voient le plus souvent attribuer les fonctions commerciales (diffusion, relations avec les libraires) ou administratives. Les fonctions éditoriales – les plus prestigieuses et intellectuellement valorisantes – tendent, dans ce cas de figure également, à être monopolisées par les hommes en dépit de déclarations de principe. Quant aux travaux périphériques, tels que la relecture et la correction, généralement associés à des statuts précaires réalisés à domicile, ils demeurent massivement féminins, comme

7. Sur la collaboration active du conjoint et de la famille à la création et au maintien de l'indépendance économique des professions indépendantes, voir en particulier François Gresle, *L'univers de la boutique. Famille et métier chez les petits patrons du Nord (1920-1975)*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1981 (coll. Économies et Sociétés), pp. 75-83.

8. Pour une analyse du phénomène en milieu artistique, lire Raymonde Moulin, *L'artiste, l'institution et le marché*, Paris, Flammarion, 1997 [1992] (coll. Champs Art), p. 286.

dans l'ensemble de l'édition. La plupart des éditeurs, notamment les plus jeunes, sont bien conscients de l'inégalité de la division du travail éditorial, qui suscite chez eux une culpabilité plus ou moins assumée et les conduit à essayer de corriger cet état de fait, ou tout au moins de s'en déclarer préoccupés. C'est le cas de cet éditeur installé en province :

« [...] On va faire aussi attention à ce que les filles n'aient pas tendance à faire plus souvent les courses et le ménage que les garçons. C'est une tendance non pas naturelle mais sociale très forte. [...] Je ne dirai pas que c'est très facile. C'est même le lieu de tiraillement par excellence, notamment dans les rapports de genre. C'est terrible. Le plus dur, c'est de mettre les garçons au pas. Mais l'avantage, c'est qu'il y a plus de filles que de garçons. Ça veut dire que ceux qui sont les plus rétifs... enfin ceux qui profitent avec la plus belle inconscience du rapport de force favorable dans ces relations de genre sont ceux qui sont le plus souvent rappelés à l'ordre. »

Le besoin d'explicitier et de rationaliser des principes que l'on pourrait considérer comme « allant de soi » montre bien l'ancrage profond d'une répartition sexuée des tâches dans un univers qui se vit paradoxalement comme progressiste, tant sur le plan social que politique. Cette division des tâches n'est jamais aussi flagrante qu'au niveau des fonctions de représentation de la maison d'édition, notamment lors des rencontres en librairie ou lors d'interventions publiques sur des thématiques politiques ou professionnelles, qui sont presque toujours assurées par les membres masculins de l'équipe. De même, les collectifs d'éditeurs, fréquents dans les maisons d'inspiration libertaire, restent majoritairement masculins. Si certains noms de femmes apparaissent « sur le papier », très peu sont actives dans le noyau central opérant la sélection des titres. La position des femmes reste incontestablement en retrait, notamment dans la dimension la plus publique de l'activité, la représentation et l'incarnation physique de la fonction éditoriale. La figure de l'éditeur critique se décline majoritairement au masculin, reflétant bien l'appartenance de cet espace éditorial à l'univers du politique.

Un niveau d'études élevé

+++++
Si le métier d'éditeur ne requiert aucun diplôme ou apprentissage technique spécifique, on constate que les titres scolaires sont une condition importante d'accès à la profession, et ce même dans ses franges les moins professionnelles. Les éditeurs critiques présentent ainsi dans leur majorité un fort capital scolaire (voir Tableau 2, *infra*). Les deux tiers ont fait des études supérieures, soit bac +3 ou plus, et presque la moitié a un

niveau bac +5 (anciens DEA/DESS ou diplôme de grandes écoles). Un peu plus d'un quart d'entre eux, nous y reviendrons plus loin, n'ont cependant entrepris aucune étude après le bac (en filière générale), s'arrêtant avant ou après l'obtention du diplôme. Ces chiffres sont dans la continuité des résultats de l'étude sur les nouveaux éditeurs menée dans les années 1970 et 1980 – relevant un taux de 70 % de diplômés du supérieur qui s'est encore accentué vingt ans plus tard⁹.

Tableau 2 : Niveau d'études

Niveau d'études	Nombre d'éditeurs
Bac (avec ou sans le diplôme)	9
Bac +3/Bac +4	9
Bac +5	14
Total études supérieures	23

On observe une certaine dispersion des filières choisies : plusieurs cursus universitaires à dominante littéraire, forme par excellence de la « culture désintéressée », mais aussi de sciences humaines et de philosophie (Tableau 3, *infra*). La médecine et le droit, disciplines occupant traditionnellement une position médiane entre capital économique et capital culturel, et associées aux professions libérales, sont bien représentés : 3 éditeurs ont une maîtrise de droit et 2 un diplôme de médecine. Les diplômes d'écoles de commerce et d'écoles d'ingénieur, atypiques dans les univers culturels il y a encore une quinzaine d'années, traduisent l'emprise croissante de la sphère économique sur les champs de la production culturelle tout autant que l'attraction forte exercée par les sphères culturelles sur l'ensemble des diplômés, avec pour résultat un brouillage de l'opposition entre le monde des affaires et l'univers de la culture¹⁰. Les diplômes des grandes écoles sont en effet majoritaires par rapport aux diplômes délivrés par l'université.

Les matières littéraires, traditionnellement associées à l'édition en raison des compétences qu'elles mobilisent, sont dominantes dans les cursus universitaires intermédiaires, en licence ou maîtrise. Les éditeurs de plus de 40 ans sont plus nombreux à posséder ce niveau de diplôme, qui ouvre aujourd'hui peu de débouchés, en dehors de l'enseignement,

9. Jean-Marie Bouvaist, Jean-Guy Boin, *op. cit.*, p. 49.

10. Pierre Bourdieu, *La noblesse d'État, grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit, 1989 (coll. Le sens commun), p. 244. Sur la montée en puissance des profils « gestionnaires » dans les sphères de la culture, voir Vincent Dubois, *La politique culturelle : genèse d'une catégorie d'intervention publique*, Paris, Belin, 1999 (coll. Socio-histoires), p. 239 sq.

dans un contexte de dévalorisation des titres universitaires en général, et des humanités en particulier. Il se produit donc un glissement générationnel, caractéristique de l'élévation générale du niveau d'études et de l'intensification de la concurrence pour les titres scolaires, qui conduit des diplômés universitaires de type bac +3 ou bac +4 pour les éditeurs les plus âgés à un niveau bac +5 pour les plus jeunes, que ce soit par le biais d'écoles de pouvoir (écoles de commerce, d'ingénieur et IEP), ou de diplômés de troisième cycle délivrés par l'université.

Tableau 3 : Répartition des licences et des maîtrises par discipline

Discipline	Nombre d'éditeurs
Droit	3
Sciences politiques	1
Philosophie	2
Histoire	1
Lettres	1
Langues	1
Total	9

Une origine sociale diversifiée

+++++

Il n'a pas toujours été possible d'obtenir des données précises concernant le milieu d'origine des éditeurs. Certains se sont en effet révélés très réfractaires aux questions d'ordre biographique, perçues comme « dénuées de pertinence » dans le cadre d'un entretien portant sur leur activité professionnelle. D'une manière assez constante, ce sont les personnes issues des milieux les plus élevés qui sont les plus réticentes à livrer des informations sur leur origine sociale, comme si elles l'assumaient difficilement. Ce phénomène peut être attribué à la volonté de montrer qu'elles ne doivent rien à personne. On sait que ces milieux sociaux ont tendance à développer un rapport « enchanté » à la réussite sociale, déconnectée de tout déterminisme, en ayant recours au registre de la chance, des rencontres heureuses, et du hasard, ce qui ne manque pas d'être le cas ici. « Je viens de nulle part, je n'ai pas de réseau particulier » est une phrase fréquemment prononcée. Une catégorie s'est montrée particulièrement rétive à l'objectivation sociologique : celle qui occupe des positions d'avant-garde, qui cultive les statuts hybrides, flous, « non mesurables », tel cet éditeur se définissant comme « philosophe, écrivain » et refusant de donner la moindre indication sur son niveau d'études ou son origine

sociale. Un refus qui dépasse largement le cadre de l'entretien puisqu'il déploie la même stratégie de présentation de soi dans ses ouvrages (il a beaucoup publié), mais aussi dans les interviews accordées à la presse¹¹. À l'opposé, les éditeurs issus de milieux ouvriers évoquent en général leurs origines familiales avec un plaisir évident, qui doit sans doute beaucoup à la satisfaction du chemin parcouru, et à la fierté d'avoir des racines populaires en accord avec leurs convictions.

Tableau 4 : Milieu social d'origine

Profession du père	Nombre d'éditeurs
Médecin, chef de service hospitalier	3
Haut fonctionnaire	1
Ingénieur	1
Producteur de cinéma	1
Éditeur	2
Journaliste	1
Écrivain, scénariste	1
Professeur (enseignement supérieur)	1
Professeur de lycée	3
Industriel	2
Bourgeoisie (profession non précisée)	2
Total classes supérieures	18
Employé	1
Commerçant	1
Artisan	2
Total classes moyennes	4
Artisan ¹²	3
Ouvrier	3
Petit employé ¹³	2
Total classes populaires	8
Total	30

11. Du fait de ces difficultés de recueil des informations, et malgré les recoupements opérés, les données qui suivent portent sur une population de trente personnes.

12. Nous avons choisi de scinder la catégorie « artisan » entre les classes moyennes et les classes populaires, l'appellation renvoyant à des situations très disparates. Il y a en effet peu de choses en commun entre un artisan céramiste, proche des métiers d'art, appartenant aux classes moyennes, et un ancien ouvrier textile accédant au statut d'indépendant, que nous avons classé comme appartenant aux classes populaires.

13. Certains membres de la « petite classe moyenne » ont été rattachés aux classes populaires, en dépit des différences de statut, du fait de la proximité des situations sociales. C'est le cas par exemple d'un fils d'agent de la RATP.

L'analyse de la profession du père¹⁴ permet d'observer une majorité de milieux sociaux favorisés (voir Tableau 4, *supra*), notamment de professions intellectuelles (écrivains, éditeurs, journalistes, enseignants ou professeurs), essentiellement parisiens¹⁵. Un peu plus d'un quart des éditeurs sont issus de milieux populaires (ouvriers, petits artisans ou employés), les classes moyennes étant plus faiblement représentées. Du fait de la petite taille de la population, il est facile de constater que les éditeurs issus des classes populaires ont plus tendance que les autres, quel que soit leur niveau de diplôme, à investir l'édition la plus politisée et la moins prestigieuse d'un point de vue intellectuel, comme nous le constaterons plus loin.

Expérience préalable

+++++

Quels que soient leur origine sociale et leur niveau d'études, les éditeurs de la population sont rarement des débutants. Les études précédemment citées notaient qu'une proportion importante d'entre eux bénéficiait d'une expérience, plus ou moins approfondie, de l'édition avant de se lancer dans l'aventure. Jean-Marie Bouvaist constatait ainsi que c'était le cas de plus de la moitié des nouveaux éditeurs, et que 60 % d'entre eux avaient débuté avec un emploi dans le secteur de la communication écrite au sens large (édition, journalisme, librairie...) ¹⁶. On retrouve des proportions de cet ordre chez les éditeurs considérés, dont presque la moitié a travaillé sous une forme ou une autre dans l'édition – édition de livres proprement dite ou de revues – avant de créer leur propre structure. Il s'agit souvent d'édition de type politique, mais pas exclusivement, le salariat dans l'édition généraliste étant également un préalable possible. Le cas le plus emblématique demeure celui des salariés des Éditions sociales, qui ont repris une partie du fonds de leur ancien employeur au moment de sa liquidation pour créer une nouvelle structure, La Dispute, tandis que l'ancien directeur littéraire de Messidor fondait en 1994 Le Temps des cerises, avec un collectif d'écrivains.

14. Nous avons, par souci de simplicité, considéré uniquement la profession du père pour dégager les principales caractéristiques sociales de la population, tout en prenant en compte la profession des parents lors de l'analyse des trajectoires.

15. Le parallèle avec les artistes plasticiens étudiés par Raymonde Moulin est frappant : près de la moitié des artistes étudiés par l'auteur sont fils de cadres supérieurs ou de professions intellectuelles et artistiques. Raymonde Moulin, *op. cit.*, pp. 277-279.

16. Jean-Marie Bouvaist, Jean-Guy Boin, *op. cit.*, p. 49.

Seule une petite minorité d'éditeurs provient d'univers éloignés de l'édition, tels que la médecine, le conseil, l'informatique ou la finance, tandis que l'enseignement demeure un foyer de vocations non négligeable. Ces univers d'origine extérieure sont souvent synonymes d'une insertion relative dans le champ éditorial. Le manque de connaissance du milieu et de ses codes constitue inévitablement un handicap pour le développement d'une maison d'édition. C'est une absence de « sens du placement » et de « sens du jeu » risquée, quels que soient les univers considérés. Comme le rappelle Gérard Mauger, « pour disposer des informations utiles, il faut appartenir aux cercles où elles circulent, donc disposer du capital nécessaire pour appartenir à ces cercles ("en être") »¹⁷. Dans le milieu de l'édition critique, ce « sens du jeu » est primordial pour l'accumulation de capital symbolique : il conditionne le choix des « bons auteurs » et des courants de pensée qu'il convient de rendre public, et plus généralement tout ce que l'on impute à l'instinct professionnel (« C'est un éditeur-né », « Il s'est très rarement trompé », etc.). De manière symptomatique, les éditeurs en position d'outsiders éprouvent des difficultés lors des entretiens à nommer d'autres maisons d'édition dont la production leur semble proche ou digne d'attention, révélant de ce fait leur extériorité au groupe et leur absence de sens de placement par rapport à lui.

L'itinéraire d'un éditeur né en 1962 dans une famille de petits entrepreneurs de province fournit une illustration de cursus scolaire et professionnel atypique correspondant à une position marginale dans le champ éditorial. Après des études d'ingénieur agro, ce dernier travaille pour de grosses entreprises agroalimentaires, avant de bifurquer vers le monde de la finance dans des banques d'affaires en Suisse, en Allemagne puis au Japon. La longue expérience dans les milieux de la finance internationale, associés à l'argent facile et aux dérives du capitalisme financier, représente dans l'espace professionnel l'exact opposé d'une carrière dans les sphères culturelles et intellectuelles vouées au désintéressement. Les facteurs personnels – l'éditeur évoque sans vouloir s'y attarder une « prise de conscience » à la suite d'un voyage en Asie – seraient évidemment à prendre en compte pour mieux comprendre un tel itinéraire, d'une grande improbabilité. Les modes de fonctionnement de son entreprise sont tout aussi inhabituels : choix assumé de l'autodiffusion, recours à la sous-traitance pour la plupart des tâches éditoriales, emploi d'une attachée de

17. Gérard Mauger (dir.), *L'accès à la vie d'artiste : sélection et consécration artistiques*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2007 (coll. Champ social), p. 248.

presse en free-lance, le tout dégageant une impression d'évidence et de professionnalisme prenant le contrepied des discours habituels, qui soulignent la précarité du métier d'éditeur indépendant. La maison d'édition est en effet pour lui une entreprise comme une autre, qu'il dirige avec pragmatisme et efficacité, tout en maintenant une activité de conseil en parallèle (il est gérant non salarié de la structure) et refusant d'endosser les particularités d'un petit milieu qui lui est étranger. L'expression d'une grande défiance vis-à-vis des discours et des pratiques des éditeurs « engagés », tout en se définissant comme tel, et le refus des postures « misérabilistes » de la profession viennent redoubler une position voulue et présentée comme atypique. Ce qui le conduit à parler de son activité en dilettante, comme s'il occupait une position de surplomb par rapport au secteur lui permettant d'en dénoncer les ambiguïtés et les points aveugles :

« Il faut voir un truc, c'est que je n'ai aucun *a priori* sur le milieu de l'édition, c'est pas un milieu qui me passionne énormément, je suis arrivé sans *a priori* aucun. Moi, ce qui m'intéresse, c'est de faire des bouquins qui ont quelque chose à dire, de trouver des auteurs, des personnalités, des mecs comme Galeano, comme Watkins, qui est un cinéaste assez spécial quoi. Moi, je ne suis pas corporatiste, ça me gonfle, ça ne m'intéresse pas tellement. [...] La prétention sociale de ce milieu, ça me gonfle. La question du statut social lié à l'édition, je trouve ça complètement *has been*, je pense qu'on est un médium comme un autre, il faut relativiser vachement. »

UN UNIVERS DE RECONVERSION

+++++

Cette étude rapide des propriétés sociales et scolaires de la population montre que le pouvoir d'attraction de l'édition indépendante critique transcende les milieux sociaux dans la mesure où elle tend à rassembler des agents aux propriétés sociodémographiques hétérogènes, ce qui est typique d'une certaine bohème¹⁸ : des « enfants du sérail » scolairement accomplis y côtoient de faux autodidactes issus de milieux sociaux aisés, des agents issus de la classe ouvrière promus par l'école, et de vrais autodidactes à la recherche de salut culturel. Une origine sociale mêlée, avec une composition à la fois « prolétaroïde », pour utiliser la terminologie de Max Weber, et de bourgeois plus ou moins déclassés, qui

18. Sur la notion de bohème, voir Albert Cassagne, *La théorie de l'art pour l'art en France chez les derniers romantiques et les premiers réalistes* [Hachette, 1906], Seyssel, Champ Vallon, 1997 (coll. Dix-neuvième), pp. 60-63, et Jerrold Seigel, *Paris Bohème : culture et politique aux marges de la vie bourgeoise, 1830-1930*, trad. O. Guitard, Paris, Gallimard, 1991 (coll. Bibliothèque des histoires).

demeurent majoritaires. Cette réelle diversité est néanmoins limitée par le fait que le secteur offre, professionnellement, un avenir incertain, attirant de ce fait des agents plutôt dotés économiquement, ce qui explique la prédominance des origines sociales élevées. On retrouve par ailleurs chez certains éditeurs les caractéristiques des « intellectuels frustrés » ou déclassés (*alienated intellectuals*) de l'Angleterre des ^{xvi}^e-^{xvii}^e siècles, ou des auteurs « sans état ni emploi » de la France de l'Ancien Régime¹⁹. Si la misère ne caractérise fort heureusement plus la bohème éditoriale de notre époque, elle a gardé des traits communs avec la population analysée par Robert Darnton pour le ^{xviii}^e siècle et Pierre Bourdieu pour le ^{xix}^e siècle²⁰, à savoir le caractère socialement « flottant » des individus qui la composent, un certain rejet du monde de la culture et des apprentissages scolaires qui l'accompagnent et des valeurs bourgeoises en général, bien qu'ils en soient souvent le produit²¹.

L'édition critique est pour ces raisons un univers social permettant de remplir une même fonction (la reconversion de capitaux) à partir de situations sociales et scolaires diverses : reconversion de capitaux scolaires inaboutis ou insuffisants pour les membres de la bourgeoisie intellectuelle et tertiaire, de capitaux scolaires importants mais dévalués conduisant à des insertions professionnelles décevantes pour les agents issus des classes moyennes ou de milieux ouvriers, mais également reconversion de capitaux militants, comme nous le verrons dans le prochain chapitre. D'où l'intérêt de combiner ces différentes variables pour mieux appréhender les trajectoires des individus. Quatre principaux profils peuvent être dégagés (Tableau 5, *infra*) : les faux autodidactes, les héritiers, les boursiers, les vrais autodidactes. Les trajectoires des éditeurs se rattachent toutes, de manière plus ou moins évidente, à l'un de ces types, volontairement assez grossiers, que l'analyse permettra d'affiner en fonction des propriétés singulières des personnes concernées. À partir des récits de vie proposés, l'objectif est de mettre en évidence ce qui peut être généralisé dans des parcours sociaux individuels.

19. Lawrence Stone, *The Causes of the English Revolution, 1529-1642*, Londres, Routledge, 1972, cité par Roger Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Le Seuil, 1990 (coll. L'univers historique), p. 205.

20. Robert Darnton, *Bohème littéraire et Révolution : le monde des livres au ^{xviii}^e siècle*, trad. de E. Grolier, Paris, Gallimard – Le Seuil, 1983 (coll. Hautes études) ; Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992 (coll. Libre examen politique), notamment p. 95 sq.

21. Roger Chartier a par ailleurs montré le caractère conservateur du thème des « intellectuels frustrés ». Roger Chartier, « Espace social et imaginaire social, les intellectuels frustrés au ^{xvii}^e siècle », *Annales (ESCS)*, mars-avril 1982, n° 2, pp. 389-400.

Tableau 5 : Quatre profils types

Idéaux types	Capital économique et social (hérité)	Capital scolaire (acquis)
Faux autodidactes	+	-
Héritiers	+	+
Boursiers	-	+
Vrais autodidactes	-	-

Un lieu incertain

De manière préalable à l'exploration de ces idéaux types, il est utile de s'interroger sur les raisons qui font de l'édition indépendante critique, telle qu'elle existe aujourd'hui en France, un lieu propice à la « bohème ». L'édition en général demeure, tout au moins dans ses marges, une profession ouverte, caractérisée par une grande dispersion, à l'image de celle d'écrivain ou d'artiste. Si la concurrence entre diplômés s'est fortement accrue au niveau des entreprises de moyenne et grande taille, limitant de manière drastique les places disponibles, il n'existe aucune barrière formelle d'entrée dans la profession, ce qui est caractéristique des univers faiblement structurés, et fortement individualisés. En l'absence de contrôle statutaire ou paritaire, un individu peut relativement aisément inventer sa propre position, disposant d'une marge importante de redéfinition créatrice. L'extrême simplicité des récits d'éditeurs, lorsque l'on essaie de cerner les étapes de leur parcours de création, traduit bien cette apparente facilité d'accès. Les termes relatifs à l'évidence de la démarche, à l'absence d'obstacles, abondent. Un seul exemple parmi de nombreux autres :

« – *Comment les choses ont-elles commencé ?*

Ça s'est passé de manière rapide et précipitée. J'ai pu lancer le projet rapidement, quand j'ai eu la réponse du diffuseur. Le [premier] livre a été bouclé en un temps record. »

L'absence de droit d'entrée est liée au fait qu'aucun diplôme spécifique ni certification professionnelle ne sont requis pour exercer ce métier même si on observe un niveau d'études globalement élevé. Dans ces conditions, n'importe qui peut, en théorie tout au moins, s'autoproclamer éditeur en publiant un livre, la seule contrainte étant, comme pour toute activité commerciale, de s'inscrire au registre du commerce et des sociétés auprès du greffe du tribunal de commerce du lieu du siège social, dans un

délai de quinze jours à partir de la date à laquelle l'activité commerciale a débuté²². L'extension de la catégorie « éditeur » (voir p. 75-76), regroupant des structures extrêmement hétérogènes et souvent éphémères, atteste la facilité de la chose. La distinction établie par le fichier Sirene® de l'Insee entre les 3 800 structures d'édition référencant « au moins un titre » et le millier d'autres ayant une « activité régulière » est à ce titre significative. Être reconnu comme éditeur par ses pairs, par les institutions professionnelles (le Syndicat national de l'édition) et publiques (le Centre national du livre), puis par les libraires et le public demande par contre de constituer un catalogue cohérent, et de mettre en œuvre une ligne éditoriale reconnaissable, ce qui nécessite une certaine inscription dans le temps.

L'édition, dans sa version la moins professionnalisée, est ainsi représentative de ces « lieux incertains de l'espace social », qui offrent « des postes mal définis, plutôt à faire que faits », élastiques et peu exigeants, propices aux « coups de force », aux stratégies de distinction les plus risquées, mais aussi les plus rentables²³. Zone frontière entre les sphères culturelle, artistique et commerciale, elle permet d'entretenir le doute sur l'identité professionnelle et sociale tout en offrant une porte dérobée pour se faire une place dans le champ intellectuel.

Lutter contre le déclassement

+++++
Profession à la fois ancienne, prestigieuse et indéterminée, l'édition est typique des espaces offrant un refuge valorisant pour les membres des classes moyennes ou supérieures menacés de déclassement structural par d'insuffisants titres scolaires, qui sont une des modalités des « faux autodidactes »²⁴. Trente ans plus tôt, ces derniers auraient pu intégrer sans difficulté une maison d'édition prestigieuse, ce que ne permettent plus l'intensification de la concurrence par les diplômés et le resserrement des opportunités dans un contexte de chômage accru. Cette modification du marché du travail les pousse à investir leur capital scolaire dans les marges du champ, avec des conditions d'emploi dégradées, et à fuir le salariat pour un autoemploi associé à la bohème militante et intellectuelle

22. Source : site du SNE « Profession éditeur, le b.a.-ba ». [En ligne] < www.sne.fr > (23 juillet 2012).

23. Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979 (coll. Le sens commun), p. 321.

24. Claude Poliak, « Pratiques et univers de consolation. Les écrivains amateurs », in Gérard Mauger (dir.), *Droits d'entrée. Modalités et conditions d'accès aux univers artistiques*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2007, pp. 215-250. Voir également Louis Chauvel, *Les classes moyennes à la dérive*, Paris, Le Seuil, 2006 (coll. La République des idées), p. 69.

qui mime par bien des aspects la bohème artistique²⁵. Les conséquences du phénomène de raréfaction des places disponibles dans les sphères culturelles en général, et dans l'édition en particulier, se font ressentir dans d'autres secteurs, comme le secteur associatif ou l'artisanat d'art, grands fournisseurs de postes refuges pour les jeunes diplômés issus des nouvelles classes moyennes²⁶. Les positions sociales investies ont l'avantage de pouvoir se définir par leur caractère « inclassable », « ni bourgeois ni prolétaire », « hors système », comme le relève Gérard Mauger dans son analyse des stratégies de reclassement de la génération issue de Mai 68²⁷. Soit des stratégies d'invention de positions non conventionnelles qui, si elles ne présentent plus le caractère de nouveauté qui était le leur dans les années 1970, ont conservé leur fonction de reclassement et de redéfinition pour des personnes ayant des dispositions cultivées et/ou contestataires. Trois exemples vont permettre de mieux comprendre ces stratégies.

Une identité sociale et intellectuelle

Pour un membre de la bourgeoisie doté de capitaux scolaires intermédiaires et défini par un capital acquis plus faible que son capital hérité, la création d'une maison d'édition indépendante, à plus forte raison dans le domaine des sciences humaines, permet de maintenir un statut dans l'espace social tout en signifiant son appartenance au monde intellectuel²⁸. L'itinéraire d'un éditeur parisien issu de la bourgeoisie intellectuelle illustre bien ce phénomène. Le fondateur des éditions Amsterdam est venu à l'édition « un peu par hasard », à l'âge de 35 ans, ne sachant « pas bien quoi faire » avec sa maîtrise de philosophie. Ce capital acquis à faible rendement sur le marché du travail est compensé par un capital hérité plus important (il est le fils d'un énarque administrateur civil, cofondateur du parti socialiste, et d'une mère avocate). Après une période

25. Jean-Marie Bouvaist s'interrogeait déjà, dans les années 1980, sur les gratifications symboliques associées au métier d'éditeur indépendant, qui conduisent une portion de la bourgeoisie diplômée à s'affranchir du salariat. Ce dernier, qui a perdu son caractère central au profit de modèles plus précaires, apparaît clairement en perte de vitesse dans l'idéal des éditeurs concernés. Jean-Marie Bouvaist, Jean-Guy Boin, *op. cit.*, p. 31.

26. Les nouveaux métiers de l'économie sociale et solidaire constituent un domaine privilégié d'investissement professionnel alternatif. Lire Fanny Darbus (sous la dir. de Frédéric Lebaron), « Pratiques et praticiens de l'économie sociale et solidaire (2000-2007) », thèse de doctorat en sociologie, EHESS, juin 2009, pp. 398-402.

27. Gérard Mauger, « Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme : pour une histoire de la "génération de Mai 68" », in Jacques Chevallier (dir.), *L'identité politique*, Paris, PUF, 1994, pp. 206-226.

28. Sur la problématique du déclassement, voir Pierre Bourdieu, « Classement, reclassement, déclassement », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1978, n° 24, pp. 2-22, et *La distinction...*, *op. cit.*, p. 166 sq.

d'indétermination caractéristique²⁹ où il enchaîne les petits boulots et enseigne l'anglais, il travaille quelques mois chez un petit éditeur. Il s'attelle alors à la traduction de *Billy Budd* de Herman Melville « en dilettante », et prend la décision d'éditer cette nouvelle traduction en lançant sa propre structure, avec l'aide active de plusieurs membres de sa famille et un capital de 70 000 €. Il sort ainsi de « l'état d'indistinction entre le loisir et le travail, le militantisme et le dilettantisme, caractéristique de la condition étudiante »³⁰, cessant d'être un « électron libre », comme il le dit lui-même. L'édition est le moyen d'accéder à une identité intellectuelle et sociale en l'absence de capital scolaire abouti et de rentabiliser un capital culturel familial important. Devenir éditeur est également une stratégie de reclassement par rapport à un héritage paternel – politique et scolaire – non perpétué, si ce n'est par le biais de son expérience militante de jeunesse. Mobilisé par le mouvement étudiant de 1986 contre la réforme Devaquet, il a brièvement adhéré au parti socialiste (PS), milité avec le mouvement des sans-papiers et l'association Femmes publiques. Mais l'importance du capital culturel hérité trouve surtout son expression dans l'ambition intellectuelle de son projet éditorial (« des essais de haute volée théorique »), qu'il tient d'emblée à différencier de projets plus « polémiques », implicitement dévalués :

« Quand je parle d'essais critiques, je parle d'essais de haute volée théorique, pas de pamphlets polémiques. Il y a une dimension critique dans les essais choisis, mais le caractère académique, universitaire est beaucoup plus marqué dans l'ensemble, même si on publie aussi des petits essais polémiques. »

La présentation de sa maison d'édition, déclinée dans le catalogue et le site Internet, met en avant la même exigence intellectuelle, en se plaçant dans une tradition historique aussi ancienne que prestigieuse :

« – Pourquoi "Amsterdam" ?

Amsterdam fut au XVII^e siècle le laboratoire de notre modernité. Centre de l'"économie-monde" européenne (Fernand Braudel), elle fut aussi la capitale culturelle et intellectuelle de l'Europe. Asile des penseurs jugés indésirables dans leur pays – René Descartes et quelques autres jugèrent plus prudent de s'y installer – les œuvres majeures de la littérature critique du temps y furent éditées, du *Traité théologico-politique* de Spinoza au *Dictionnaire* de Bayle en passant par les écrits du marquis d'Argens. Sur tout, Amsterdam fut la ville de Spinoza et le foyer des *Lumières radicales*

29. Sur l'indétermination chez les jeunes héritiers, voir la lecture critique de *L'éducation sentimentale* par Pierre Bourdieu dans *Les règles de l'art...*, p. 35 sq.

30. Pierre Bourdieu, « Classement... », *art. cit.*, p. 7.

dont l'historien Jonathan Israël a contribué à révéler l'importance historique. C'est donc en hommage aux éditeurs du siècle d'or hollandais, et en fidélité au mouvement de pensée impulsé par Spinoza, que les Éditions Amsterdam ont été baptisées. »³¹

Placée sous les auspices de Spinoza et du siècle d'or hollandais, la maison d'édition a donc choisi des modèles intellectuels à la fois classiques³² et novateurs fortement distinctifs (« laboratoire de notre modernité » ; « capitale culturelle et intellectuelle de l'Europe » ; « foyer des *Lumières radicales* »). Elle enracine sa légitimité dans un lieu et une époque caractérisés par l'esprit critique et la modernité naissante, dont Spinoza est le penseur emblématique. Après un premier recueil d'essais collectif sur un sujet d'actualité (*Le foulard islamique en questions*, 2004), sur lequel il ne s'attarde pas, les choix du jeune éditeur se portent sur des « noms » à forte valeur symbolique ajoutée (Eric Hobsbawm, Judith Butler), qui lui permettent d'affirmer son identité éditoriale (voir p. 123). Le retour symbolique sur investissement de la création de la maison d'édition s'avère donc élevé puisqu'il transforme le statut social flou qui était le sien en statut d'éditeur d'essais académiques « de haute volée ».

Du journalisme alternatif au salariat

Un deuxième exemple de reconversion est fourni par le responsable des documents des éditions Les Arènes. Âgé de 38 ans au moment de l'entretien, il est issu de la bourgeoisie aisée et politiquement active par son père (diplomate et homme politique mauritanien) et de la moyenne bourgeoisie par sa mère (cadre dans la presse spécialisée). Ses études – une double licence d'administration publique-sciences politiques et d'information-communication – semblent un peu décalées par rapport à ce milieu familial. Son itinéraire peut être analysé à la lumière de ce décalage, par la volonté de compenser l'insuffisance de titres scolaires prestigieux en investissant dans la voie alternative du militantisme, via une pratique radicale du journalisme d'investigation, loin des grands organes de presse. Il propose un récit rationalisé de son parcours professionnel, qui est découpé en périodes distinctes. Une première période, marquée par l'indétermination quant à son avenir social, est celle des premières

31. Source : Catalogue et site de l'éditeur. [En ligne] < www.editionsamsterdam.fr > (8 octobre 2010).

32. Alain Viala définit le classique comme étant « une valeur d'échange sûre ». Alain Viala, « Qu'est-ce qu'un classique ? », *Bulletin des bibliothèques de France*, 1992, t. 37, n° 1, pp. 6-15.

armes journalistiques dans un quinzomadaire politique, *Maintenant*, créé par Michel Sitbon, le fondateur des éditions Dagorno :

« Je me suis retrouvé plutôt dans l'univers du journalisme, ça aurait pu être à travers la musique, ou ç'aurait pu être à travers l'action politique ou militante, je n'en sais rien, il se trouve que ça s'est canalisé à travers l'action éditoriale [...]. »

L'engagement dans le journalisme militant est expliqué par une « prise de conscience morale » au moment du génocide rwandais, qui le conduit à bifurquer par rapport à une carrière journalistique classique :

« Et donc, moi, à la fin de cette période-là, tout simplement je découvre, je n'avais pas beaucoup d'*a priori*, je voyais un peu le monde des médias et du journalisme d'information comme quelque chose qui fonctionnait bien, un contre-pouvoir qui avait des fonctions sociales assez importantes. Et je me rends compte, notamment c'est le génocide au Rwanda qui me sert de formation, [...] que les médias fonctionnent comme une petite aristocratie très clanique, très inféodée au pouvoir quel qu'il soit, que ce soit le pouvoir de l'État ou des grands intérêts économiques, que la désinformation se pratique au quotidien et qu'il y a très peu de garde-fous. »

L'image mobilisée est celle du dévoilement, qui permet de sortir de la naïveté et d'accéder à une forme de vérité cachée qu'il est impératif de révéler. À partir de cette « révélation » originelle, un choix de vie est opéré, celui du « journaliste en rupture de ban » :

« J'ai compris que ce n'était pas dans l'univers des médias dits dominants, des grands médias, que j'allais pouvoir avoir ce rapport au journalisme qui pour moi était un rapport vital. »

Les termes « vital », « viscéral », sont utilisés à plusieurs reprises, expression physique d'une nécessité chevillée au corps mettant en jeu son existence. Dans le même registre, il dit ne pouvoir traiter que les sujets qu'il « porte en lui ». Cet usage métaphorique du corps met en valeur le caractère impérieux du besoin de témoigner. On peut supposer qu'il met réellement son identité (à la fois française et « autre » par son ascendance mauritanienne) en jeu dans des sujets d'investigation comme le rôle de la France dans le génocide rwandais ou la « crise » des banlieues, sujets qui l'habitent au sens premier du terme et qui expliquent un investissement passionné, hors de toute rationalité économique. Les trois années suivantes sont celles des « vaches maigres », marquées par les difficultés matérielles et la collaboration avec le magazine d'enquêtes catholique *Golias* et avec *Zorro*, un journal satirique. Après avoir songé à une reconversion dans des secteurs indéterminés à dimension mi-artistique

mi-commerciale (webmaster), permettant « d'assurer le minimum vital », la rencontre « providentielle » du fondateur des Arènes en 2000 lui permet de résoudre ses contradictions et de concilier nécessité matérielle et accomplissement intellectuel, tout en évitant un reniement douloureux. L'obtention d'un poste de responsable de collection marque l'accession à un statut plus en adéquation avec son milieu familial d'origine que celui de journaliste à la marge qu'il a pratiqué à ses débuts.

Classiquement, la rencontre avec le fondateur des Arènes est mise sous le signe du destin (« C'est là que la chance et le hasard des rencontres ont joué »), tout en en reconnaissant l'aspect socialement prévisible – de par les milieux d'origine et les trajectoires des deux hommes, assez homogènes – : « On savait bien, même sans s'être rencontrés, qu'il y avait quelque chose ». C'est ce mystérieux « quelque chose », qui relève presque du vocabulaire enchanté de l'amour, qui est révélateur du caractère inéluctable des rencontres socialement programmées. Il insiste à plusieurs reprises sur leur complémentarité professionnelle, qui se reflète à un niveau plus essentiel. D'un côté, le responsable des Arènes (voir *infra*), héritier diplômé de Sciences-po, qui a fait une carrière ascendante dans l'édition parisienne, et possède toutes les dispositions d'un capital culturel hérité (« il a la bosse de l'édition »). De l'autre côté, le journaliste engagé qui apporte son expérience de l'enquête de terrain et la légitimité de l'expérience militante, les contacts dans les milieux journalistiques alternatifs et les associations :

« Moi, je ne m'occupe que des documents d'actu, lui est à la fois sur les documents d'actu, tout en ayant une vision plus large et un rapport à l'édition qui est plus éclectique que moi, qui suis vraiment sur cette ligne-là. Et je pense que l'engagement pour chacun de nous deux s'est exprimé par une identité et un parcours spécifique, et puis on se retrouve de manière très complémentaire sur les documents. »

Cet itinéraire offre donc un cas de reconversion réussie de capital politique (plusieurs années de « galère » au service d'une cause morale et politique) en capitaux intellectuels (un statut d'éditeur engagé) assurant de surcroît la sécurité économique (le salariat). Sachant que la hiérarchie entre les différents types de capitaux demeure par ailleurs en place au sein de la maison d'édition : le capital politique est une force d'appoint, une ressource complémentaire, importante certes, mais qui reste en retrait par rapport au capital social, économique et intellectuel du fondateur.

« C'est mieux de faire ça soi-même »

Dernier exemple de reconversion, celui d'un jeune éditeur insatisfait de sa position professionnelle. La création de sa propre structure, à l'identité d'avant-garde dans le domaine des sciences humaines, va lui permettre de s'affranchir des prérequis implicites du milieu de l'édition généraliste parisienne, caractérisé par un certain nombre de barrières invisibles. Faute de trouver dans les structures existantes un poste correspondant à sa formation et à ses aspirations intellectuelles, il franchit le pas de la création à l'âge de 34 ans. Son itinéraire professionnel est à première vue exempt des difficultés qui ponctuent traditionnellement les débuts dans cette profession. Issu de la moyenne bourgeoisie de province (son père est médecin et professeur, sa mère psychologue), il se qualifie lui-même de « peu diplômé » alors qu'il a fait des études d'histoire jusqu'à la maîtrise, puis un master d'édition. Après quelques stages « comme il est de coutume », notamment chez Gallimard, il obtient un premier emploi dans une maison d'édition d'art, d'abord comme *rewriter*, puis comme responsable de collection, où il reste cinq ans. Tout cela semble s'être déroulé sans accroc, de manière presque exemplaire. Le passage à la création de sa propre structure en 2005 est décrit le plus naturellement du monde : « J'avais envie depuis le début, depuis que je fais de l'édition, de créer ma maison d'édition. ». Il évoque le « coup de pouce du destin » que représente son licenciement dans de bonnes conditions financières. Pourtant, sa démarche prend une signification différente à la fin de l'entretien, révélant une insatisfaction plus profonde :

« Je me suis rendu compte que ceux qui faisaient vraiment un travail intéressant dans l'édition, il n'y en a pas beaucoup, c'est les directeurs de collections, les éditeurs et de plus en plus... ils appellent les gens qui ont fait Normale sup, ou alors qui sont des auteurs qui sont souvent éditeurs. Et donc c'est extrêmement difficile d'avoir accès à ces postes-là, alors autant faire ça soi-même. Surtout que la plupart du temps, on dispose d'une liberté qui n'est pas franchement énorme et on finit par publier des trucs qu'on n'a pas envie de publier, alors je pense que c'est mieux de faire ça soi-même. »

Si le master d'édition qu'il a suivi est l'un des rares diplômes permettant une bonne insertion professionnelle dans le milieu, il n'est pas suffisant pour accéder aux maisons d'édition les plus prestigieuses. Facilitant certaines étapes (l'obtention de stages et d'un premier poste), il ne supplée pas à la possession d'un capital social encore très parisien (être du sérail), ni du titre scolaire le plus valorisé (Normale sup) dans une profession marquée par le modèle d'excellence littéraire. L'attitude

de l'éditeur face à cette impasse conforte l'hypothèse selon laquelle le choix de lancer sa structure d'édition peut répondre au besoin, en cas de capital scolaire intermédiaire, ou vécu comme tel, de créer son propre espace d'expression en court-circuitant les modes de sélection implicites du milieu. Il s'agit dans ce cas d'une stratégie typique des « entreprises de reclassement visant à corriger un destin social dans lequel on ne se reconnaît pas, ou pas totalement »³³. Le statut et la fonction sociale d'éditeur indépendant sont ici utilisés pour forger une identité sociale en phase avec ses aspirations profondes, mais peuvent également constituer une position d'attente en vue d'un poste plus prestigieux au sein de l'édition généraliste³⁴.

De « faux autodidactes »

+++++

Le constat initial d'une forte proportion de niveaux scolaires élevés ne doit pas conduire à négliger l'importance de l'autodidaxie chez les éditeurs critiques (voir Tableau 2, *supra*). Une autodidaxie néanmoins particulière dans la mesure où une grande partie de ceux qui ont quitté l'école avant ou juste après le bac est issue de milieux intellectuellement favorisés – parents journalistes, enseignants ou écrivains – et relève plutôt de ce que Claude Poliak appelle la « fausse autodidaxie »³⁵. Ils ont généralement baigné dans un environnement familial assez atypique, marqué par l'engagement politique dans la mouvance post-68. Leur sortie du système scolaire a coïncidé avec leur départ du domicile familial pour mettre en œuvre des modes hétérodoxes d'acquisition du savoir et des modes de vie alternatifs. Le fils de Jorge Semprun et de l'actrice Loleh Bellon, qui a vécu avec l'écrivain Claude Roy après le divorce de ses parents, se présente ainsi : « Je n'ai fait aucune sorte d'études. J'ai raté brillamment mon bac à 16 ans et j'ai fui l'université sous toutes ses formes ».

Un exemple moins illustre est fourni par un éditeur né au début des années 1970 en province, fils d'une responsable éducative et d'un enseignant d'extrême gauche ayant démissionné de l'éducation nationale pour travailler comme ouvrier. Il quitte le domicile familial à 13 ans et poursuit sa scolarité par correspondance : « beaucoup de surf, beaucoup de

33. Louis Pinto, « La pluriactivité des professeurs du secondaire », *Rapport de recherche pour le ministère de l'Éducation nationale. Direction de l'évaluation et de la prospective*, avril 1991, p. 33.

34. Ce qui sera le cas quelques années plus tard, l'éditeur en question obtenant un poste de directeur littéraire au sein d'une maison d'édition parisienne.

35. Claude Poliak, *La vocation d'autodidacte*, Paris, L'Harmattan, 1992 (coll. Bibliothèque de l'éducation), notamment p. 30 et p. 54 sq.

lectures ». S'il peut être qualifié d'autodidacte, c'est sous une forme mineure et décomplexée. Son capital culturel hérité lui permet en effet de se sentir parfaitement à l'aise avec les universitaires qu'il fréquente au sein de la revue qu'il a créée : « très tôt, je mets en place une série de correspondances avec des gens assez divers comme Castoriadis, comme Deleuze, qui a beaucoup compté pour moi, avec des gens comme Bourdieu, quelques personnages comme ça, assez importants ». La valorisation de la précocité, du désir de brûler les étapes sans s'embarrasser de longues études, caractéristique des stratégies de dénégation des apprentissages scolaires dans les milieux artistiques, est récurrente dans son récit de vie. L'absence de diplômes est compensée par une grande aisance sur la scène intellectuelle et artistique – il collabore avec des philosophes, mais aussi avec des photographes et plasticiens d'avant-garde et se définit comme étant « plutôt référencé comme homme des sciences humaines, au sens très large ». Il est en cela représentatif de ces éditeurs pour lesquels l'édition critique est avant tout un mode de distinction intellectuelle. La volonté affirmée d'être décalé, « trans-école », « pluridisciplinaire », de décloisonner les disciplines, de mêler les arts plastiques, la photo, le théâtre, la musique et le cinéma aux domaines universitaires les plus pointus, bref d'être « hors normes » est également mise en avant. Le festival qu'il a créé à Bordeaux, les Rencontres internationales de l'ordinaire, illustre bien une propension un peu boulimique à organiser séminaires, rencontres, festivals, projets artistiques, en plus de la revue et de la maison d'édition qu'il anime. De même, l'affirmation d'aller au-delà du « petit monde français », en mobilisant des intervenants de plusieurs continents, en lançant des appels à contribution en plusieurs langues, assure une aura d'internationalisme à l'entreprise.

Un autre exemple est fourni par le fils d'un couple de journalistes parisiens, né en 1959 :

« Je suis autodidacte. J'ai le bac, c'est tout. À 17 ans, je suis parti de chez moi, je suis devenu squatteur à Paris. Pourtant, faire des études, c'était ma vocation. J'ai toujours rêvé de faire de la philo, Normale sup. C'était le rêve ; on ne pouvait pas vouloir faire autre chose à l'époque. Je me suis inscrit à l'internat d'hypokhâgne au lycée Lakanal, c'était idéal pour bosser. Mais il y avait plus à prendre dans la vie, donc j'ai choisi d'être autodidacte. J'ai essayé par la suite de m'inscrire à Vincennes au Collège international de philosophie, avec Deleuze, Lyotard, mais j'étais vraiment inapte...

– Vous lisiez ?

Oui, beaucoup, en histoire, philo, sciences politiques... Je suis resté squatteur quelques années, c'était pratique, on n'avait pas besoin de travailler,

on fauchait quelques trucs pour se nourrir. Je lisais, j'écrivais. J'avais développé quelques spécialités comme l'histoire précolombienne, l'histoire de la révolution russe. »

Se manifeste chez ces deux hommes issus de générations différentes une même humeur anti-institutionnelle et des dispositions antiscolaires, qui se traduisent par la double volonté de rupture avec le milieu familial (généralement quitté très jeune) et le modèle scolaire légitime³⁶. Le caractère relativement artificiel de leur autodidaxie est illustré par le recours au registre de l'élection (« J'ai choisi d'être autodidacte ») et la mise en avant de la vie, de la liberté, du plaisir contre l'école (le surf dans un cas, la vie de squat dans l'autre), l'appartenance à des milieux favorisés relativisant les conséquences de ce type de choix. Riches de leur capital (économique, social, culturel) hérité, ils sont suffisamment conscients de leur valeur pour ne pas ressentir négativement le manque de diplômes. À défaut de capital scolaire certifié, ils peuvent s'appuyer sur « leur familiarité avec la culture de la classe dominante et la maîtrise des signes et des emblèmes de la distinction et du goût »³⁷. La culture livresque des deux éditeurs a été acquise hors des schémas orthodoxes, dans un rapport assez erratique au savoir (l'histoire précolombienne, l'histoire de la révolution russe), dont l'université de Vincennes est emblématique dans les années 1970. L'autodidaxie est ici un moyen de valoriser « les apprentissages tacites et les savoir-faire implicites »³⁸ qui suppléent aux savoirs certifiés par l'école selon un schème répandu dans le monde artistique³⁹.

Héritiers et boursiers

+++++

Les « héritiers » sont une autre des figures types de l'édition critique, qui emprunte des modalités variables en fonction des caractéristiques familiales et personnelles. Ils évoquent deux prédécesseurs historiques d'importance : Christian Bourgois et François Maspero. Le premier, issu d'une famille de militaires conservateurs de province, affirme ses dispositions hérétiques en quittant l'École nationale d'administration (ENA) après sa première année et en optant pour l'édition, après avoir milité dans les jeunesses communistes. Embauché par Jacques Julliard en 1959, il dirige

36. Claude Poliak, *La vocation d'autodidacte*, op. cit., p. 54.

37. Pierre Bourdieu, « Classement... », art. cit., p. 7.

38. Gérard Mauger, *L'accès à la vie d'artiste...*, op. cit., p. 237.

39. Philippe Coulangeon, « Les musiciens de jazz, les chemins de la professionnalisation », *Genèses*, 1999, n° 36, pp. 54-68.

la collection « 10/18 », Julliard, Plon-Perrin puis tout le secteur poche du Groupe de la Cité, auxquels s'ajoutent les éditions Christian Bourgois, lancées en 1966. Le second, issu d'une lignée d'universitaires prestigieux, marquée par l'expérience de la guerre et de la déportation, ouvre une librairie plutôt que faire des études, avant de lancer une maison d'édition à son nom (voir p. 53-55). Tous deux présentent des similitudes avec ces « êtres bâtards et inclassables », mêlant origine sociale privilégiée, possession d'un grand capital symbolique et « impatience des limites »⁴⁰.

Éric Hazan est l'une des incarnations contemporaines de l'héritier. Issu d'une famille de la bourgeoisie juive laïque, son grand-père tenait une librairie française au Caire. Arrivé en France dans les années 1920, son père crée les Éditions de Cluny, qu'il vendra pour fonder les Éditions Fernand Hazan après la guerre, spécialisées dans les livres d'art. Éric Hazan fait ses études au lycée Louis-le-Grand, puis s'inscrit en médecine et devient chirurgien cardiaque, tout en étant tenté par le métier d'historien. Il reprendra la maison d'édition paternelle en 1983, avant de la céder à Hachette et de créer les éditions La Fabrique en 1998. Laurent Beccaria est un autre exemple d'éditeur issu « du sérail », comme il se présente lui-même : « Je suis né dans le sérail et très loin de l'univers contestataire »⁴¹. Fils d'éditeurs parisiens catholiques – sa mère, issue de la noblesse, est directrice générale et membre du directoire du groupe Bayard Presse, son père est directeur d'un grand groupe de presse – il entre dans l'édition après des études à l'IEP de Paris. Directeur littéraire chez Stock puis chez Plon, il lance sa propre structure éditoriale en 1999 pour publier une enquête sur le nucléaire qui a été refusée par Claude Durand, le PDG de Fayard et de Stock⁴². Il attribue son choix de quitter cette carrière toute tracée au sein d'une maison d'édition parisienne à la prise de conscience, à l'occasion de plusieurs « affaires sensibles », « du décalage entre la réalité, attestée par d'innombrables témoins, documents, faits incontestables, et sa représentation médiatique »⁴³. Pour un héritier cumulant d'importants capitaux, cette bifurcation professionnelle relève avant tout d'un choix d'entrepreneur mettant en œuvre des dispositions d'homme d'action, de prise de risques en conformité avec les nouvelles injonctions du néo-capitalisme où chacun doit être « entrepreneur de sa propre car-

40. Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art...*, op. cit., p. 189.

41. « Haine, calomnie et conspirations », mise au point de Laurent Beccaria, 15 octobre 2007. [En ligne] < www.arenas.fr/spip.php?rubrique86 > (8 octobre 2010).

42. Sur le récit de la fondation de sa maison d'édition, voir Annexe 6.

43. « Haine, calomnie et conspirations », *ibid.*

rière » et créer ses propres opportunités d'emploi⁴⁴. Elle se trouve avoir l'édition pour toile de fond, mais pourrait se situer dans d'autres domaines sans en modifier la logique sous-jacente. Comme le souligne un libraire parisien : « On peut se demander si la prolifération de maisons d'édition n'a pas aussi à voir avec l'idéologie actuelle selon laquelle chacun peut créer sa boîte, être son propre patron, être entrepreneur. »

À l'opposé de la figure de l'héritier, pour qui la prise de risques, plus relative que dans d'autres milieux sociaux, s'avère le plus souvent payante⁴⁵, se trouve celle du boursier. Issu de milieu ouvrier ou de petite classe moyenne, ce dernier doit sa promotion sociale à l'école, et sa pratique éditoriale s'incarne généralement dans des structures moins « en vue » que les premiers, avec des prétentions intellectuelles moins affirmées. C'est le cas des animateurs des éditions Syllepse, qui publient une majorité d'enquêtes et de documents en association avec des structures syndicales ou associatives, et dont le catalogue présente peu d'auteurs réputés.

« Il était obsédé par la réussite scolaire des enfants »

Patrick Silberstein, qui a fondé Syllepse avec quelques amis à la fin des années 1980, représente la fraction des éditeurs critiques issue du monde ouvrier, pour laquelle l'école a constitué une voie d'ascension par rapport au milieu d'origine. Il est né à Paris en 1949 dans une famille juive marquée par l'exil. Ses grands-parents paternels quittent la Pologne, où ils étaient assignés à résidence, dans les années 1910. Son grand-père, illettré, était ouvrier. Du côté maternel, sa famille arrive en France vers 1920, fuyant les pogroms de Bessarabie.

« D'un point de vue politique, c'était assez à gauche tout ça : socialistes révolutionnaires, terroristes divers, des récits de tentative d'assassinat d'un tsar, c'était très coloré. J'ai baigné là-dedans enfant, dans les anecdotes. »

44. Sur ce point, voir Pierre-Michel Menger, *Portrait de l'artiste en travailleur. Métamorphoses du capitalisme*, Paris, Le Seuil, 2003 (coll. La République des idées), p. 80.

45. Un éditeur parisien issu des classes moyennes, qui a choisi de rejoindre un groupe d'édition plus important en raison de difficultés financières, met bien en valeur ce que la position d'indépendant peut devoir au statut d'héritier, tant du point de vue du capital social qu'économique : « Je ne comprends pas comment des héritiers, en partant de leur cas personnel qui est un cas ultraconfortable, sur lequel je n'ai pas grand-chose à dire parce qu'en l'occurrence ce sont des gens bien idéologiquement... Ils ne peuvent pas prôner ça comme modèle pour l'édition, où on va ? Les fils d'ouvrier qui veulent monter une maison d'édition, ils font quoi ? Ils attendent la troisième génération, d'avoir des enfants qui vont monter dans l'échelle sociale ? ».

Sa mère est secrétaire, son père technicien textile, puis artisan. Ce dernier fait partie des jeunesses socialistes de la Fédération de Paris, proche des trotskistes :

« Il était obsédé par la réussite scolaire des enfants, le travail. On avait droit au récit des persécutions... Quand je ne mangeais pas à table, on me disait qu'eux, ils n'avaient que des rutabagas, et qu'ils étaient bien contents. [...] L'idée c'était que les enfants bossent à l'école, sinon ils étaient punis, durement. Parce qu'il fallait s'en sortir. Mon père croyait en une chose : le progrès par la science et la laïcité. La curiosité, l'envie de mettre des idées en forme viennent un peu de là. »

Il fait ses études au lycée Voltaire à Paris, en filière scientifique comme le souhaite son père, alors qu'il aurait préféré la section littéraire : « [Mon père] était partisan du progrès, et le progrès c'est la science. Il avait lui-même une formation technique. Ça a été pénible pour moi, j'en ai beaucoup souffert ». Finalement, le choix d'études de médecine lui permet de résoudre le dilemme : « J'étais tenté par deux choses, la médecine et le cinéma. Mais la figure du Che me plaisait ». La création d'une structure d'édition lui permettra, des années plus tard, d'assumer ce goût littéraire contrarié, tout en perpétuant l'héritage politique familial.

L'itinéraire de Patrick Silberstein est intéressant à mettre en parallèle avec celui de son jeune frère, né en 1965, pour qui l'insertion professionnelle a été plus difficile. La promotion sociale assurée par l'école trouve en effet ses limites dans l'augmentation du nombre de diplômés du supérieur dans un contexte de sous-emploi persistant depuis les années 1980, et donc dans le décalage entre l'offre et la demande de positions. Récemment salarié à mi-temps par Syllepse, ce dernier se présente comme épistémologue et « CNRS précaire ». Au moment de l'entretien, il est en effet vacataire dans un laboratoire du CNRS pour lequel il réalise un projet de banque de ressources. Issu du même milieu ouvrier en ascension que son frère, il a fait des études poussées en biologie, jusqu'au DEA, qui n'ont pas conduit à un poste à la hauteur de ses attentes. La maison d'édition, pour laquelle il a travaillé plusieurs années comme bénévole, et dont il est membre du conseil d'administration, fournit un point d'ancrage et un tremplin à ses aspirations intellectuelles déçues. Il a ainsi cosigné plusieurs ouvrages collectifs publiés par Syllepse, et anime une collection consacrée à l'épistémologie des sciences intitulée « Matériologiques » (voir p. 217). Très investi dans la question du matérialisme scientifique, il a fondé en 2003 la revue *L'année matérialiste*, puis la revue d'épistémologie *Matière première*. Son intérêt pour une discipline à forte prétention

scientifique, à cheval entre la philosophie et les sciences « dures », lui permet de se projeter dans un modèle d'éditeur à profil savant, dont MIT Press fournit l'exemple abouti :

« Dans mon domaine, MIT Press, si on me dit, signez en bas, publiez tout ce que vous voulez, j'en prends pour les cinquante prochaines années. C'est vrai, il y a une richesse ! [...] C'est sciences, technologies, philosophie, tout le gratin dans ces domaines-là. »

Il a organisé, parallèlement à la collection et aux revues, plusieurs rencontres et débats sur le thème du matérialisme, associant « la production d'idées à la production de livres ». Il anime depuis quelques années un séminaire à l'ENS sur le thème du matérialisme. Sa position d'éditeur lui permet ainsi d'être « directeur de programme officieux et besogneux, en faisant se rencontrer des gens de très haut niveau qui ne se seraient sinon pas rencontrés ». Elle lui assure la reconnaissance sociale nécessaire d'un capital intellectuel « en jachère », « sous-rétribué » pour reprendre l'expression de Claude Poliak⁴⁶.

Le monde technique et le monde intellectuel

La majorité des éditeurs étudiés ne sont pas des néophytes en matière d'édition. Si l'on regarde plus attentivement leurs expériences professionnelles préalables, on constate que près des deux tiers d'entre eux sont issus des métiers de l'écrit au sens large – presse, librairie, graphisme, communication. Que ce soit sous une modalité technique (graphisme, PAO), ou intellectuelle (collaboration à des revues, écriture, traduction), ces derniers représentent donc la voie d'accès privilégiée au métier d'éditeur indépendant. La polarisation entre l'aspect technique et l'aspect intellectuel de la profession est particulièrement révélatrice de la hiérarchie toujours présente entre ces deux ordres de valeurs au sein de l'activité éditoriale. Plus profondément, elle signale une répartition sociale de ces caractéristiques, le monde technique étant généralement synonyme d'univers d'origine plus humble – milieu ouvrier, artisan, ou de petite classe moyenne –, le versant intellectuel étant le privilège des milieux de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie.

Les personnes incarnant le versant intellectuel du métier sont majoritaires au sein de l'édition critique. Elles attestent le prestige intact, mais

46. Claude Poliak, « ATTAC. Aux frontières du champ politique », in Bertrand Geay, Laurent Willemez (dir.), *Pour une gauche de gauche*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant (coll. Savoir/Agir), 2008, p. 81.

aussi la position dominante, dans la hiérarchie pratique de la profession, des points de vue désintéressés sur le monde et des discours à vocation universelle⁴⁷. De par leur habitus, elles se glissent plus facilement dans le rôle socialement défini de l'éditeur d'essais à caractère politique, qui implique l'énonciation d'idées générales sur le fonctionnement de la *polis*, une grande assurance de jugement, la certitude d'avoir quelque chose à dire qui vaille la peine d'être énoncé dans l'espace public. Autant de qualités liées à l'appartenance aux milieux culturellement favorisés et à l'inculcation d'un *ethos* bourgeois caractérisé par l'aisance, la désinvolture, l'évidence⁴⁸. La mobilisation du patrimoine des classes cultivées, cet ensemble de « savoirs, savoir-faire et savoir-dire »⁴⁹ constitue un atout précieux dans le monde intellectuel qui assure, comme les sphères artistiques, un rendement maximal au capital culturel transmis par la famille. De telles dispositions supposent en effet un rapport spécifique au monde et une propension au « coup de force » symbolique, présenté comme allant de soi. Une éditrice issue de la bourgeoisie parisienne raconte de la manière suivante la façon dont elle a progressivement établi des liens avec l'univers académique :

« Je n'avais aucun réseau, ça, il faut quand même le dire. C'est super important, je n'avais aucun réseau.

– *Votre premier livre, c'était avec un universitaire, Georges Duby.*

Je lui ai envoyé un fax. Ce qui était très impoli quand j'y pense aujourd'hui. Il m'avait reçu très gentiment. Il m'avait dit : « Écoutez madame, je suis embêté parce que votre idée – c'était de faire un parallèle entre les peurs de l'an mil et les peurs contemporaines – Odile Jacob a eu à peu près la même idée, ça m'ennuie de lui faire une infidélité. Mais comme vous proposez de mettre des œuvres d'art, ça m'intéresse. Mais s'il vous plaît, tâchez de trouver un diffuseur ». Il m'a dit oui, je n'avais pas encore de diffuseur. Il ne faut pas croire que tout est réseau. »

Les anecdotes de ce type sont fréquentes, chacune mettant en valeur le caractère tout à la fois improbable et évident de la prise de contact avec des intellectuels à première vue éloignés de l'univers d'origine de l'éditeur, de ses « cercles » ou réseaux personnels. On ne peut saisir le caractère socialement déterminé de ce type de rapport enchanté au monde intellectuel qu'en étudiant la position opposée, celle du « vrai autodidacte » qui cumule les obstacles puisqu'il est tout à la fois dépourvu de capitaux

47. Louis Pinto, « La vocation de l'universel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1984, n° 55, pp. 23-32.

48. Pierre Bourdieu, *La distinction...*, op. cit., p. 391.

49. Pierre Bourdieu, *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, 1964, p. 38.

scolaires et sociaux. Le profil du gérant d'une maison d'édition située en province vient rappeler le handicap que constitue la non-possession des prérequis invisibles formant le capital spécifique du champ, mais aussi des dispositions nécessaires pour y participer, et surtout y réussir, lesquelles sont inséparables du milieu social d'origine⁵⁰.

Un « vrai autodidacte » dans un univers académique

H. travaille depuis plus de vingt ans dans l'édition et a fait « tous les métiers de l'imprimerie » avec à peu près tous les statuts – indépendant, salarié, créateur de structures alternatives, et finalement gérant d'une coopérative d'activités. Né en 1952, il est issu d'un milieu ouvrier en trajectoire ascendante, ses parents étant passés de l'usine à un statut d'artisan. Ce sont des militants communistes qui ont « décroché au moment de l'affaire Marty ». Il passe son bac à Paris, juste avant 1968. Après une année « chaotique » aux Arts déco, marquée par l'effervescence politique de l'époque, son père lui apprend le métier de tapissier décorateur, qui l'intéresse peu. L'abandon des études va être compensé par l'accumulation précoce d'un important capital militant. Engagé précocement (« à 12 ans et demi ») aux jeunesses communistes, il assimile les « lectures militantes essentielles », qui lui serviront de passerelle vers la culture légitime. Il rejoint les oppositionnels du PC en 1968, au moment du coup de Prague, avant d'adhérer à la IV^e Internationale et d'entrer à la Ligue communiste révolutionnaire. Il se forme aux métiers de l'imprimerie au quotidien *Rouge*. Mais le sentiment d'être en décalage avec les militants de la Ligue, en raison de ses origines sociales modestes et de ses faibles capitaux scolaires, ne le lâche pas :

« Je suis rentré à la Ligue en proclamant “Je ne suis pas trotskiste !” Je me sentais toujours en porte-à-faux, c'étaient tous des étudiants attardés. J'étais le seul prolo, j'étais tout le temps déphasé. Krivine et tout ça, ils sont trop dans leurs jeux de pouvoir. La goutte d'eau, ça a été l'affaire Lipp, je ne voyais pas comment ils pouvaient savoir mieux que les gens ce qui leur convenait. Aujourd'hui, je n'adhère plus à aucun parti, je suis un communiste libertaire. »

L'édition et la presse sont de véritables pôles magnétiques, vers lesquels il revient toujours : il crée un premier journal au lycée, puis une maison d'édition avec un ami, avant de tenter de monter une revue avec

50. Gérard Mauger, *Droits d'entrée...*, op. cit., p. 7, ainsi que *L'accès à la vie d'artiste...*, op. cit., p. 248 sq.

Edgar Morin, qui ne verra finalement pas le jour. Il travaille parallèlement dans diverses entreprises de prépresse, avant de s'engager dans le mouvement des coopératives en Rhône-Alpes, s'inscrivant ainsi dans un héritage familial valorisé (un de ses aïeuls a été fusillé pendant la Commune pour avoir créé une coopérative). L'édition va lui permettre de sortir de son milieu « par le haut » en s'appuyant sur sa compétence technique et son expérience militante. Il fait donc partie de ces gens qui ont « toujours voulu faire de l'édition », terrain privilégié pour un autodidacte en quête de reconnaissance intellectuelle. Il met en avant l'acquisition d'une culture livresque en solitaire, tentative d'accès à la culture légitime de l'époque :

« – Et tous les livres que vous lisiez, ça ne vous avait pas donné envie de faire des études de philo ou de socio ? »

Non, parce que j'avais le complexe du prolo, de la victime prolo. C'est-à-dire que ce n'était pas pour moi. Je me suis formé par moi-même, je me suis cogné tous les mecs chiants, tous les Althusser... Bettelheim, tous les gens qui étaient dans la critique de l'époque.

– Marcuse ?

Marcuse encore, c'était lisible. Althusser, Lacan, etc., c'est des gens qui me gonflent, des gens qui parlent pour cinquante personnes, c'est la critique que j'ai sur ces gens-là. Donc je me suis formé par moi-même. »

Ce statut d'autodidacte n'est pas sans lui poser des problèmes de légitimité vis-à-vis du comité éditorial composé d'universitaires avec lequel il est amené à travailler au sein de la maison d'édition dont il assure la gérance. Tout en mettant régulièrement en avant ses lacunes et son manque de compétence intellectuelle, montrant ainsi qu'il a parfaitement intégré les jugements scolaires et son « indignité culturelle », il porte un regard lucide sur les rapports qui se sont instaurés entre eux, en puisant dans la terminologie bourdieusienne de la domination :

« On avait avec le comité [éditorial] une question de reconnaissance mutuelle. Moi je ne suis pas universitaire, je n'ai pas de... Les universitaires, ils regardent de haut les gens qui ne sont pas universitaires. Il y a des rapports de domination qui existent aussi entre les gens qui sont du sérail et ceux qui n'en sont pas. Chacun a dû trouver sa place dans cette histoire. Maintenant je suis bien reconnu [...] mais au début, ce n'était pas évident. »

Il y a clairement eu une phase de rodage pour constituer l'attelage quelque peu improbable, mais fortement complémentaire, que forment les universitaires et l'autodidacte. La principale légitimité de ce dernier est issue de sa connaissance du monde de l'imprimerie, donc de l'aspect le

plus technique du métier, sans oublier son expérience dans le milieu des coopératives, qui apporte une caution militante à une structure d'édition s'inscrivant dans la mouvance de la sociologie critique. Il n'est par conséquent pas dénué d'atouts dans une relation qui demeure, malgré tout, déséquilibrée. Ce qui explique qu'il ait mis du temps à trouver sa place et qu'il demeure très en retrait dans l'affirmation de son statut d'éditeur, mettant le plus souvent en avant la dimension collective du travail au sein de la structure :

« J'apprends le métier, je ne prétends pas... je suis très en demande de connaissance sur le métier de l'édition. C'est là que j'ai vu le bénéfice du travail collectif, avec les regards croisés sur des sujets, qui permettent d'éviter de faire de grosses conneries comme j'ai fait tout seul. »

Peu à peu, il a élaboré un espace dans lequel il se sent légitime pour intervenir et imposer ses choix éditoriaux – plus particulièrement ses refus – comme dans le cas d'un ouvrage portant sur la sociologie du sport. Son rejet du manuscrit est motivé par une connaissance personnelle du terrain étudié – il a fait de la compétition sportive –, et non par l'application d'une grille de lecture théorique. On retrouve ce même schéma dans le projet d'un livre portant sur l'Italie : c'est sa connaissance « pratique » du pays qui lui fait réaliser que le savoir des sociologues sur le sujet est insuffisant :

« Et puis un autre bouquin, là c'est moi qui ai été très virulent... sur le sport, d'un sociologue qui travaille sur le sport depuis des années. *Grosso modo* c'était, le néolibéralisme envahit le sport, en faisant abstraction de toute la critique qui existe sur le sport depuis 68, qui est une critique sur le fond. [...] Alors que, je suis désolé, c'est archifaux. Je ne suis pas sociologue pour le dire, mais j'ai l'expérience de terrain qui me montre que c'est archifaux. [...] Par exemple, on va sortir *L'Italie de Berlusconi*. J'avais l'impression que je connaissais mieux la situation italienne que tous les copains qui étaient là... qui avaient une position de sociologues certes, mais de gens qui ne connaissaient pas l'histoire politique italienne, alors que moi je la connais pour avoir été beaucoup en Italie et avoir été en contact avec l'extrême gauche italienne, terroriste, avec des gens du PC italien, etc. Je connaissais... j'avais des choses à dire que les autres n'avaient pas. »

Globalement, son rôle au sein de la maison d'édition peut être analysé comme étant à la fois marginal – ne serait-ce géographiquement (son bureau est situé en province) – et central. Comme il le rappelle, c'est lui qui fait fonctionner la maison d'édition sur des aspects aussi essentiels que la gestion, la réalisation technique des ouvrages, leur suivi commercial, activité qui l'occupe à plein temps, contrairement aux autres membres de

l'équipe. Il ne tire par ailleurs aucun revenu de cette activité (si ce n'est au travers de son activité de maquettiste), alors qu'il ne bénéficie pas de la sécurité professionnelle des chercheurs et des enseignants avec lesquels il travaille. Mais les tâches qu'il assure peuvent être qualifiées d'activités dominées, rarement mises en avant par les éditeurs lorsqu'ils évoquent leur pratique. Cette trajectoire renvoie finalement à la question de la légitimité militante, qui est un élément central de l'identité des éditeurs autodidactes, « vrais » ou « faux ». Si les capitaux sociaux et scolaires jouent un rôle essentiel dans la définition légitime de l'éditeur, ils sont complétés dans le cas de l'édition critique par des capitaux spécifiques liés à l'expérience militante, auxquels le chapitre suivant est consacré.